TRISTAN DERÈME

La Flûte Fleurie

DESSINS DE PIERRE BAZY

COLLECTION DES CINQ

NOUVELLI
J.-

6-1-70

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/lafltefleurie00derm

TRISTAN DERÈME

LA FLÛTE FLEURIE

Dessins de PIERRE BAZY

COLLECTION DES CINQ

Nouvelle Édition Nouvelle
J.-A. Coulanges et Cie
ÉDITEURS
PARIS
MCMXIII

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Université Ottawa
BIBLIOTHECA
LIBRARY ANNEX
Ottaviensis

PQ
2607
.E56F4
1913

Du Même :

PETITS POEMES (Lecène et Oudin) 1910 *épuisé*

ERÊNE OU L'ÉTÉ FLEURI, 1910 (20 exemplaires) *hors-commerce*

PETIT CAHIER, (avec Carco, Pellerin, Vérane) 1911
(20 exemplaires) *hors-commerce*

DISCOURS prononcé sous les tulipiers du Jardin Massey à Tarbes
à l'occasion du centenaire de Théophile Gautier
1911, (50 exemplaires) *hors-commerce*

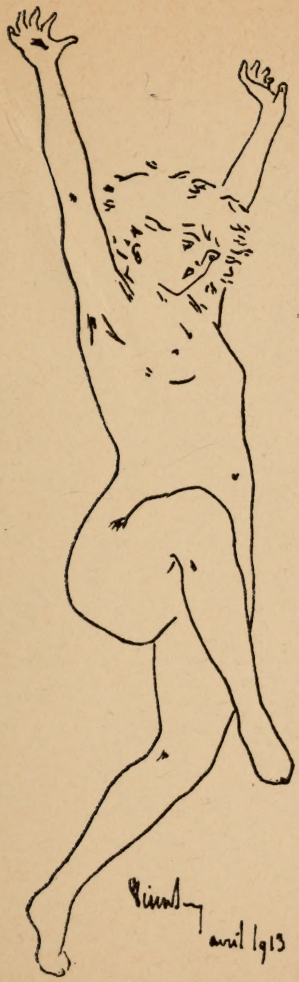
LE POEME DE LA PIPE ET DE L'ESCARGOT
1912, (97 exemplaires) *hors-commerce*

En préparation :

Jules Laforgue, étude

Le Tragique Souriant, étude

Le dernier amour de M. Decalandre, roman


avril 1913

à mon ami

FRANCIS CARCO

« Le riz en pleurs. »

FRANÇOIS VILLON

«...la description des moindres choses est de mon apanage particulier ; c'est où j'emploie le plus souvent toute ma petite industrie ; mais peut-être quelqu'un en jugera-t-il comme fit autrefois celui qui dit qu'il trouvait que la nature avait acquis plus de gloire et s'était montree plus ingénieuse et plus admirable en la construction d'une mouche qu'en celle d'un éléphant. »

SAINT-AMANT

« Il faut écrire à la moderne.»

THÉOPHILE

« Et puis laisse pleuvoir s'il pleut...
Sois philosophe à ta manière.
Choisis ta meilleure bruyère
Pour la fumer au coin du feu. »

FRANCIS CARCO

« On me l'avait bien dit qu'il me faudrait pleurer !

. . . . . .

Je ne changerai point, et de la même voix
Je redirai, sachant le poids de ma misère,
Qu'il faut saisir au vol ce qui ne dure pas.»

LOUIS THOMAS

Il a été tiré de cet ouvrage deux cent soixante cinq exemplaires dont quinze sur papier de Hollande vieux, numérotés de 1 à 15 et deux cent cinquante sur vélin bouffant de luxe numérotés de 16 à 265.

Exemplaires hors commerce.

N°

LES EDITEURS :

Allez et que l'amour vous serve de cornac,
Doux éléphants de mes pensées.
O poète tu n'as qu'
A suivre allègrement leurs croupes balancées,
Cependant que l'espoir te tresse un blanc hamac.

Tu as voulu guider ton troupeau vers les cîmes,
Vers le glacier que nul vivant n'avait foulé.
Les éléphants tremblaient sur le bord des abîmes,
Où, tandis qu'ils tondaient un maigre serpolet,
Tu criais des strophes sublimes.

Va ! redescends avec tes monstres affamés
Vers la douceur des terres grasses.
C'est le vallon que tu aimais,
La maison aux volets fermés,
La flûte au bord du fleuve et les vieilles terrasses.

Voici la plaine herbeuse où tu reposeras
Dans le hamac consolateur des infortunes.
L'air nocturne caressera tes membres las,
Et les bleus éléphants brouteront des lilas,
Sous la clarté tiède des lunes.

à Stuart Merrill.

Terrible passion, voici que tu m'exiles ;
et des flots inouïs viennent battre les îles
où je mène parmi le feuillage tremblant
vers les sources d'azur le troupeau noir et blanc.
Car j'ai quitté les toits, les livres, les musées,
pour la mer et les prés où fument les rosées.
O livres du futur, ô chèvres, ô brebis,
qui paissez sous le ciel étoilé de rubis,
loin des cours où Dorchain tourne sa manivelle,
imprégnez votre chair de cette herbe nouvelle
afin qu'au jour affreux où je ne serai plus,
lorsque vous quitterez ces agrestes talus
pour les jardins publics où le buis en bordure
encadre les palmiers d'une maigre verdure
et pour la ville amère où la foule aux tambours
écorche le poète et hurle aux calembours,
sur les trottoirs et dans les sombres avenues,
poèmes, vous portiez des odeurs inconnues !
Alors, troupeau mordu des caniches galeux,
encore émerveillé des paysages bleus,
strophes, vous buterez, secouant vos clarines,
des cornes et des pieds au cristal des vitrines ;

brebis graves, chevreaux, ma joie et mon tourment,
vous gonflerez le soir de votre bêlement
en broutant des lilas aux rouilles des grillages,
et la rue entendra bruire des feuillages.
Vous bondirez sur les pavés, vous sauterez
dans les rigoles, boucs de lumière enivrés ;
et le droguiste en gros pointant ses arrivages
sentira le parfum des montagnes sauvages ;
et les vierges au seuil paisible des maisons
enfonceront leurs mains dans vos chaudes toisons.
Les yeux fermés, elles verront les îles fraîches,
la forêt bleue où le soleil taille des brêches
l'écume qui blanchit les arbres du verger
et les chevaux cabrés dans l'aube et le berger
qui fumera là-bas, dédaigneux de la gloire,
la pipe de la mort sous la verdure noire.

à Michel Puy

Que mes poèmes soient étranges
Et qu'on les raille et leur auteur,
Cela m'est peu, car les louanges
Ne sont pas chères à mon cœur,

Hors celles de quelques poètes
Au cœur fervent, au regard pur,
Et qui nagent, blanches mouettes,
Dans les ténèbres et l'azur.

Ma vie en silence s'écoule,
C'est pour peu d'hommes que j'écris,
Car si je chantais pour la foule
Je pousserais bien d'autres cris.

De deux poings défiant les astres,
Je clamerais à grand fracas
Et ferais crouler les pilastres
Et les balustres sur mes pas.

Ou plaignant ma longue misère,
En des tumultes mesurés,
D'une voix qu'on dirait sincère,
Apollon, je t'invoquerais.

Je pourrais dater une stance,
Doux exotisme, de Turin,
De Heidelberg ou de Constance
Sans avoir jamais pris le train.

Et je plairais aux demoiselles,
Ayant mis à mon violon,
Non des cordes mais de ficelles
Pour des romances de salon.

Et peut-être dans mon vieil âge
Pourrais-je voir sur mon perron
Un laurier bercer son feuillage.
Mais à quoi bon ? Mais à quoi bon ?

La gloire éclot, jaunit, se fripe
Et s'effeuille de l'aube au soir,
Et j'aime mieux fumer ma pipe
Que renifler son encensoir.

A John Middleton Murry

Maisons rouges, pavés brûlés, feuillages bleus...
L'aveugle aux yeux d'opale embrasse un chien galeux ;
dans ses cheveux graisseux brillent des bouts de paille
et sa tasse en fer blanc secoue un sou d'Espagne.
Un enfant au ruisseau traîne un bouc égorgé.
Des filles en riant poussent vers le marché
des monceaux de lilas rose dans des brouettes.
L'odeur des piments frits flotte dans les ruelles,
et les chiens dorment noirs de mouches. Sur les quais
de jaunes matelots vendent des perroquets
violets,de l'ivoire et des plumes d'autruche.
L'étal d'un charcutier verse un parfum de truffe,
et des bergers sentant la brebis et le suif
portent du lait tourné dans des outres de cuir.
Les faisans corrompus, les viandes en conserve
chargent l'air et là-bas, jailli d'une caserne,
un long cri de clairon monte comme un jet d'eau.
Et pourtant c'est ici qu'une nuit, doux tardeau,
je t'emportai sur mes épaules, sous les lampes

des carrefours, sous les étoiles en guirlandes,
sous les chauves-souris de peluche, à travers
ces ruelles, loin de l'auberge aux carreaux verts
où tu dansais avec des feuilles à ton peigne
sous un voile léger comme une aile d'abeille,
où tu dansais parmi le rhum et les citrons,
dans les cris, dans l'azur des pipes, les jurons
des bateliers, des colporteurs et des manœuvres ;
où tu dansais en déchirant des roses neuves
sous les quatre flambeaux de résine et de poix
qui rougissaient les murs et les tables de bois ;
où tu dansais tordant ta chevelure rousse,
sur la terre où giclaient des flaques de vin rouge.

à J. Aurélien Coulanges

Ni les roses, ni l'air morose que tu siffles
sous les ifs en gardant ces chèvres et ces buffles
au crépuscule, vieux berger, joueur de flûte,
sous la lune que frôle un ibis insolite,

ni le soir calme, ni ces palmes immobiles,
ni les astres montant comme de lentes bulles,
rien ne me distraira de la source où se mire
son blanc visage au vert de la fraîche ramure.

Et dussè-je mener par les aubes allègres
le troupeau jaune et noir des tigres et des zèbres
ou cueillir sur les monts la branche souveraine,

que j'entendrais sa voix douce sur les fanfares
et que son souvenir embaumerait mon rêve
comme une rose à mes couronnes triomphales.

à Henri Martineau

Lève le nez, ferme ton livre et ton pupitre.
La flûte de cristal à la bouche du pâtre
module sous les fleurs nouvelles et les feuilles
un air grave qui fait rougir les jeunes filles ;
et son souffle fervent, magnifique et docile
s'épanouit dans la lumière universelle.
Elle chante la joie et les collines fraîches,
le cri des paons,le vert des bois,le bruit des ruches,
l'écarlate des liserons sur les écorces,
le bleu du ciel, le bleu des yeux,le bleu des sources.
Elle chante, elle vibre, elle crie, ô nature,
elle te loue et s'abandonne à ton mystère,
et son âme n'est plus qu'une phrase amoureuse.
Elle vibre et soudain trop ivre elle se brise
et, poussière immortelle, au monde elle se mêle.

Douce flûte et mon cœur qui se donne comme elle.

Vous Carco, Pellerin, Vérane et vous Jean-Marc
Bernard, vous qui fumez la pipe et bandez l'arc
et percez sous les bois les tigres et les strophes,
lorsque le bleu tabac couvre de ses étoffes
le feuillage où s'éveille un tendre rossignol,
n'avez-vous point rêvé d'ouvrir ce parasol
fait de peau de panthère et de plumes d'autruche,
et nus et soulevant le vin dans une cruche
de verser aux badauds devant les magasins
l'ivresse des côteaux rouges sous les raisins
et de leur faire voir au milieu de la rue
les chiens jaunes et noirs, les bœufs et la charrue,
les geais beiges et bleus et les merles siffleurs
et sous les becs de gaz un ruisseau dans les fleurs ?

Les bouleaux du matin sous quoi tu te recueilles
balancent leur fraîcheur et leur blanc flot de feuilles
déferle en bruissant aux rives de l'été.
De jaunes moucherons nagent dans la clarté.
Un rayon de soleil pique ta jambe nue.
Une fouine d'un saut traverse l'avenue.
Une guêpe a touché ces genévriers verts.
Aux Marcou du futur laisserai-je trois vers ?
Un jour les écoliers penchés sur leurs pupitres
en écoutant vibrer les mouches sur les vitres
trouveront-ils au fond des collèges moisis
une page de moi dans leurs *Morceaux Choisis*
et verront-ils trembler à l'entour de la chaire
ce feillage d'argent sur la verte fougère
et ce bleu liseron qui s'enroule à ta main ?
Pourquoi rêver ainsi qu'au soleil de demain
ta gloire s'ouvrira comme une douce ombrelle
et que ta voix pareille à cette tourterelle
roucoulera longtemps ta peine et ton amour ?
Journaux, parlerez-vous de mes livres et pour
Derème écrirez-vous une nécrologie
quand l'aile du destin soufflera sa bougie ?
Qu'importe ? N'ai-je pas cette aube que je bois,
ce matin bourdonnant, ces feuilles et ce bois

et toi qui dans tes bras endors toute amertume ?
Qu'un autre pour l'honneur d'une palme posthume
ferme ses contrevents sur les jardins fleuris
et meure dans son encre et dans ses manuscrits !
Mais moi qui sais jouer des cithares diverses
et goûter le soleil, la lune et les averses,
les roses de cristal sur les prés endormis,
je chante pour moi-même et pour quelques amis,
et j'écoute siffler l'air tiède dans ses flûtes
en levant vers l'azur ma pipe et ses volutes
et sans me soucier sous ces arbres touffus
que dans quatre mille ans on sache que je fus.

Carco, passez-moi la gourde,
que ce vin d'Irouléguy
me fasse le cœur moins lourd
et l'âme moins alanguie.

Qu'ai-je besoin de pensées
qui déchirent mon bonheur ?
Pour pleurer les jours passés
c'est encor de trop bonne heure.

Mais plutôt sur mon épaule
voyez ce grand oiseau vert
comme il va prendre son vol
quand je viderai mon verre.

Vous, vous buvez à la gourde,
le visage vers l'azur,
et l'air murmure alentour
et balance la verdure.

Ah ! qu'un autre geigne et pleure ;
nous, dans l'ombre et le soleil,
nous rêvons à la couleur
de la ramure vermeille.

Ainsi, sans nous mettre en peine
ni de demain ni d'hier,
nous buvons avec ce vin
l'allégresse et la lumière.

à Henri Martineau

Je vais songer à la jeune fille que j'ai
peinte naguère au tome deux de *l'Abrégé*
de mes Amours et dont la grâce était fleurie.
Cet abrégé n'est pas encore en librairie
mais elle est dans mon cœur comme une rose dans
un livre. Je souris mais j'ai serré les dents
avec un tel sanglot que j'ai fendu ma pipe,
l'autre hiver. La douleur elle-même se fripe
et plus rien ne demeure au fond de nous que des
fleurs mortes. C'est enfin l'heure que j'attendais
du calme intérieur et de l'ombre assagie ;
et je puis maintenant allumer ma bougie
pour feuilleter l'herbier poudreux du souvenir.
Mais j'entends les chevaux de l'aurore hennir !
Ah ! laisse le passé ! bois mort et feuilles sèches ;
le soleil sur les toits lance de rouges flèches ;
détourne tes regards des vierges d'autrefois ;
leur visage pâlit comme la lune et vois
bondir en secouant leur sauvage crinière
les quatre étalons blancs cabrés dans la lumière.

Je crayonne ton nom sur la peau d'un tambour
au corps de garde. Où est le jour ? où est le jour
où tu tendis tes mains vers mes lèvres ? La pluie
battait les vitres. Dans ma mémoire éblouie
tu refleuris, bouquet de roses qui trempais
dans l'ombre et parfumais l'oubli des canapés.
Sur toi mon souvenir est la caresse douce
d'un clair de lune sur les collines. Soir d'où ce
bonheur m'est venu ! Soir rare dont je rêve en
larmes, où j'ai compris ton visage fervent
qu'atténuait déjà le charme des automnes.
J'avais un air mélancolique et des gants jaunes.

Tes bras ont une courbe adorable et malgré que
ton cœur n'ait que dédain pour la grammaire grecque
de Burnouf et le dialogue d'Ampelis
et de Chrysis, tu m'es plus chère que ces lis
bleus et verts qui s'ouvraient sous les feuilles des frênes,
l'autre automne. Mais le collier que tu égrènes,
ta chevelure qui ruisselle et la tiédeur
de ta gorge et tes mains pures comme l'odeur
des roses disent la vanité de mon livre
et qu'il vaut mieux ce soir où ta grâce m'enivre
dans tes bras regarder à travers le rideau
la lune comme un œuf dansant sur le jet d'eau.

Et naguère aux midis de résine imprégnés,
après les bois de pins torrides, je baignais
mes mains dans tes cheveux comme dans une eau pure,
ô toi que mon amour ce soir caresse et pare.
Tu trempais en riant des roses dans du sucre
et tu mordais dans leur fraîcheur à blanche nacre
et quand tu me tendais tes lèvres, j'y goûtais
les roses dont l'arome embaume les étés.

Le décor somptueux et lourd d'étoffe rouge
où parfois de chaleur une rose s'écroule,
l'eau tiède des bouquets que boit l'ombre torride
et toi voluptueuse et nue et ton sourire
et ton bras où miroite une chaîne d'ivoire
et d'or. Ah ! dans le lin immaculé d'un voile
goûter la neige et l'aube aux flûtes argentines
et la nuit pure et les étoiles maritimes !...

Bien qu'avec passion à mes bras tu te livres,
je sais que tout est vain, l'amour comme les livres;
les étoiles se faneront dans le foin bleu
et rien ne vaut le soir ma pipe au coin du feu
qui me caresse et m'offre un trouble paysage.
Et pourtant je reviens toujours à ton visage
encore que je sache au monde qu'il n'est rien
qui puisse consoler un cœur comme le mien.

C'est le feuillage noir des platanes que perce
une flèche de lune et la sonore averse
des nocturnes. O nuit musicale ! J'attends...
Et j'attendais que tes bras ivres de printemps
vinssent avec fraîcheur se nouer à mes tempes.
Aujourd'hui quelle main rallumera les lampes
et l'espoir, me rendra les blancs oiseaux enfuis
et jonchera de fleurs les routes que je suis ?

Puisque tout est pareil aux feuillages labiles,
c'est vainement que sur mes flûtes malhabiles
je chante les jongleurs, ta grâce et nos doigts joints.
Le monde et ta beauté n'en passeront pas moins.
C'est vrai. Mais par le rythme où mon rêve s'applique
nous entendrons passer l'univers en musique.

Prends ton manteau. Suspends les plaintes éternelles
et buvons la splendeur des heures automnales,
car la poupre des bois environne le zèbre
qui rue et trotte et mord le feuillage et se cabre.
C'est le nouvel octobre et la sente où je marche
je la foulais naguère en brandissant la torche
quand je voulais au sort attacher des entraves
et nouer à l'azur les roses de mes rêves.
Et nous nous oublierons et que notre cœur saigne
en regardant glisser la souplesse d'un cygne
et nous contemplerons dédaigneux des clepsydres
les paons de cuivre bleu dans le bronze de cèdres.

à Léon Vérane

Non, ce n'est pas cela que tu avais rêvé
et le soir quand tu vas t'attabler au café
pour lire *Le Divan*, *La Phalange*, ou *Les Marges*
tu songes aux voiliers qui glissent sur les larges
atlantiques, en plein azur,vers les îlots
candides nénuphars que balancent les flots.
Les buveurs braillent. Tu es seul. Tu lis. Tu coupes
les pages. Tu es seul dans le bruit des soucoupes ;
et ces gens dont le cœur ne reflète aucun ciel
ignorent Gaudion, Royère et Duhamel.
Tu es seul et sous tes sourires tu sanglottes,
rose triste au milieu d'un bouquet d'échalottes.

à Francis Carco

Un visage, une phrase, un merle, ce fruit d'if
jaune, j'ai tout aimé d'un amour maladif,
car en tout je trouvais la marque du mystère
universel ; et sous les branches, solitaire
dans l'herbe et la chaleur que de fois j'ai compté
les anneaux éclatants des guêpes de l'été.
L'ombre émouvante est dans les choses minuscules
et je me tais pour écouter aux crépuscules
le grillon dont la voix déferle comme un flot
et renaît et se brise ; et dans l'œil d'un mulot,
ainsi que dans la mer où se perdent les voiles,
se reflète l'azur, la lune et les étoiles.

à Georges Gaudion

Au bord de la prairie humide où tu gazouilles,
Aurore, j'ai cueilli les jaunâtres groseilles
et le long du chemin, sur les ronces, les mûres
vertes et je songeais à ses lèvres amères
et qu'elle souriait quand je baisais ses larmes.
Les vaches qui sonnaient sortaient des blanches fermes
et dans les prés fauchés pâturaient l'herbe rase.
Elle n'est pas venue et j'ai pris une rose
pour la faire sécher dans cette anthologie
grecque que je traduis le soir à la bougie.

à Paul Mieille

L'ombre élève un parfum de tilleul et de fraise.
Métonymie, antonomase, catachrèse,
et c'est sur vos secrets que je me penche. Elle est
sous la tonnelle, une tulipe au bracelet,
et mord un brin de buis plein de sèves amères.
Et je la vois sourire aux marges des grammaires.

La double passion de l'amour et des livres,
les poèmes et les beaux yeux dont tu m'enivres,
Jules Laforgue et tes mains blanches, Mallarmé
et la pâleur de ton visage accoutumé,
François Villon, Laurent Tailhade, Paul Verlaine
et vous, Jammes, berger vêtu de rude laine
qui tirez des sanglots d'une flûte de buis...
O poètes, c'est vous que dans l'ombre où je suis
j'évoque en regardant tandis qu'elle sommeille
ses cheveux dénoués sous la lampe vermeille.

Vers la croisée et vers les roses du plafond,
souffle au bout de tes doigts les bulles de savon
et souris tendrement à mon rêve crédule.
La lune de cristal flotte comme une bulle
aux cieux tendres et verts ; les constellations
éternelles, nos cris, nos pleurs, nos passions
se vont faner comme de blanches marguerites.
Et toi, ma pure amie et claire, qui abrites
les bleus ramiers de mon amour, tu souriras
à quelqu'autre baiser qui brûlera tes bras
et tu ne seras plus qu'un tumulte de fête.
L'eau glace tes bras nus dans la blanche cuvette.
Souffle des bulles qui reflètent l'Univers.
Mais vois ! plus rien ne flotte aux cieux tendres et verts ;
la lune de cristal sur un toit s'est brisée ;
baisse les yeux : le pré scintille de rosée.

Je dirai pour l'instruction des biographes
que ton corsage avait quarante-deux agrafes,
que dans tes bras toute la nuit j'étais inclus,
que c'était le bon temps, que je ne quittais plus
ta chambre qu'embaumait un pot d'héliotrope.
Duhamel animait son héroïque *Anthrope,*
Pellerin habitait Pontcharra et Carco
quarante-neuf, quai de Bourbon, Paris. Jusqu'au
matin, je caressais tes jambes et ta gorge.
Tu lisais *Chantecler* et le *Maître de Forge* ;
Tu ignorais Laforgue estimant qu'avec art
écrivaient seulement Botrel et Jean Aicard.
Pourtant dans Aurignac embelli de ses rêves,
Frêne, pâle et barbu, méditait sur *Les Sèves*
et Deubel, revêtu des velours cramoisis,
publiant au *Beffroi* ses *Poèmes Choisis*,
déchaînait dans les airs le tumulte des cuivres.

Et j'aimais beaucoup moins tes lèvres que mes livres.

Que de fois j'ai souri pour te cacher mes larmes !
Que de fois j'ai noué des roses sur mes armes
pour te dissimuler que j'allais au combat !
Fallait-il que mon fiacre à jamais s'embourbât
et se perdît dans les ornières de la vie ?
Comment faut-il encor ce soir que je sourie
lorsque j'entends crouler le monde autour de moi
et quand l'espoir suprême où j'avais mis ma foi
je le vois s'effeuiller comme une primevère ?
Garçon, apportez-moi du fiel dans un grand verre.

Lorsque tu étais vierge,
(le fus-tu ? le fus-tu ?)
Nous dinions à l'*Auberge*
du Caniche Poilu.

C'était une bicoque
sous un vieux chataigner ;
tonnelle pour églogue,
lavoir et poulailler.

Buis sec à la muraille.
et rosiers aux carreaux...
A travers une paille
tu suçais des sirops.

Guinguette au toit de chaume,
mur d'ocre éclaboussé...
Un grand liseron jaune
fleurit sur le passé.

Oui, je chante la joie ivre et passionnée
et je noue à ma barbe une rose fanée
pour songer nuit et jour qu'il faudra que mon corps
se dissolve comme elle et quitte les décors
fastueux où le monde épanouit sa force.
Je m'en irai. Je tomberai comme l'écorce
des platanes, comme les feuilles, comme les
roses ! Je suis vivant ! Ciel, nuages gonflés
d'eau lourde, bois roussis par les torches d'automne,
vergers où l'or vivant des abeilles bourdonne,
fruits riches, souvenirs d'un magnifique été,
moissons, je vous respire avec avidité
et je mêle ma vie au triomphe des choses,
éperdu comme les feuilles, comme les roses !

En vain tu mets tes doigts sur mes yeux inquiets
et me caches les prés, les branches et le ciel,
ô doux amour, ô toi qui es
du féminin au pluriel !

Quoi ! voudrais-tu que d'une voix endolorie
je dise les brasiers que ton sourire allume,
en un livre de la série
in-16 à 3 fr. le volume ;

ou que, trempant encor ma plume dans mon cœur,
car déjà ton regard a séché l'encrier,
je te figure, archer vainqueur,
coiffé de myrte et de laurier ?

Ma plume ne sert plus qu'à débourrer la pipe
que je fume le soir sous les saules moroses
en songeant à l'ombre qui fripe
les espérances et les roses.

Laisse-moi. Je me plais à voir glisser le vol
sur l'immobile azur des pigeons gris et blancs ;
à quoi bon nouer à mon col
tes bras perfides et tremblants ?

Tu verras en sanglots mainte âme évanouie
baiser tes pieds en implorant la servitude ;
moi, j'ouvrirai mon parapluie
pour danser dans la solitude.

Une pie de neige et d'ébène
ou, si l'on veut, de craie et de charbon,
tandis que je songe à ma peine
s'envole et vole au vert vallon.

L'eau fredonne sous mes semelles
et je m'endors dans l'herbe du talus.
Voici des jours et des semaines
que pour moi tu ne souris plus.

Tu dois pleurer dans cette ville
comme, la nuit, je pleure loin de toi...
Le vent (qui sait ?) souffle et ravive
les girouettes sur le toit,

là-bas dans cette maisonnette
en fleurs où nous nous sommes tant aimés ;
mais les roses de la tonnelle
refleuriront-elles jamais

pour moi qui, près de la rivière
que frôle et griffe un bleu martin-pêcheur,
en attendant que l'oubli vienne
avec son calme et sa fraîcheur,

compose un poème inutile
en écoutant les blancs et bleus remous
de l'eau qui chante sous la digue
et qui caresse les cailloux ?

Puisque dans cette chambre où l'amour triompha
des guirlandes de fleurs meurent sur le sofa
et que ton pauvre cœur jaunit avec les roses,
épargne à ta douleur les visions moroses
de tout ce qui se fane et passe comme toi ;
et ta pipe azurant jusqu'aux poutres du toit
enferme ces bouquets au coffre que tu plombes.

Le ciel est gris comme les ailes des palombes ;
et l'air plus frais que les cheveux que tu mordais
balance doucement les plats à barbe des
coiffeurs et les lilas qui pendent des murailles.

Ton misérable cœur chante les funérailles
et tu pleures les yeux qui ne te verront plus.
Et pourtant tu dansais sous les saules feuillus,
les oiseaux gazouillaient dans le parfum des branches
et toi, tu poursuivais dans le hallier de blanches
filles et tu marquais leur bouche à belles dents.

Mais maintenant craintif tu cherches, les pieds dans
la rigole, le vol des cigognes lointaines.
Le bonheur a coulé comme l'eau des fontaines
et tu n'as plus que des fleurs sèches dans les doigts,
toi qui voulais, quand les bourgeons perçaient le bois,
entasser des moissons de roses dans ta grange.
Le passé comme un vieux décor déjà s'effrange.
Mets ton lorgnon ; ferme tes ailes de moineau ;
et pleure en écoutant ce triste piano
qui réveille ton cœur plein d'ariettes grêles.

Les beaux jours ont passé comme des tourterelles.

Laisse. La passion vaut seule que je vive
et qu'ébloui sous les feuillages de la rive
je dédie à l'azur cette coupe où je bois,
et que pareil à l'eau qui reflète les bois,
les nuages, la lune et la voûte profonde,
je ne sois plus qu'un hymne à la gloire du monde.

Le soir pique à l'azur des grains de mimosa,
Etoiles. Le collier qu'hier je nouais à
son col et qui tremblait sur sa gorge endormie
ne scintillera plus au cou de mon amie.
Je ne baiserai plus que dans mon souvenir
les roses que naguère elle aimait à cueillir
pour attacher leur poupre aux nacres de ses peignes.
Lune au plumage blanc, comme hier tu te baignes
au lac bleu. Les pigeons roucoulent comme hier.
Seul dans ce tendre soir je porte un cœur amer
et je sens aux frissons de l'air dans la tonnelle
sourire autour de moi la nature éternelle.

Univers, bois, côteaux et les sources ! Je suis
ivre ! J'écrase les fougères ; je poursuis
la troupe sous les buis des vierges effrayées.
Eclairs roses dans la verdure des feuillées,
courses dans la fraîcheur et les branches. Sur leurs
épaules et leurs bras les gouttes et les fleurs
pleuvent des bas rameaux que leur fuite secoue.
Mais là-bas le ciel est rose comme une joue ;
la forêt s'éclaircit au bord bleu du torrent.
Herbe drue, aube, oiseaux, feuillage transparent !...

Je veux bourrer ma pipe et fumer en silence
à l'ombre des rosiers que l'air tiède balance.
Les feuilles sur le ciel tremblent avec douceur
et je rêve, couché sous les branches, tresseur
de rythmes et de fleurs qui raillent le tonnerre.
Car le temps est venu, mon cher Apollinaire,
de boire cette paix que goûtent seulement
ceux-là qu'à déchirés un illustre tourment.

A quoi bon prendre un air tragique si tout n'est
qu'illusion et secouer ton bracelet,
la chevelure éparse, en un geste terrible ?
La résignation demeure au fond du crible
quand la vaine espérance a passé dans le vent.
Laisse les cris aux gens de théâtre et levant
ton cœur dans la clarté d'une lune meilleure
goûte, comme je fais, la paix intérieure.

Six heures tombent de l'horloge
comme six noix dans un chaudron ;
déjà le soir triste grelotte
sous un lourd nuage marron.

Elle, naguère sous le saule
à cette heure elle souriait...
Faudra-t-il que je me console
de son doux regard inquiet ?

Roses chaudes de sa jeunesse,
Hélas ! j'en ai mal à mourir.
Comme un colibri dans la neige
mon cœur se glace au souvenir.

Et ce soir morose d'automne
dans le vieux jardin qu'elle aima,
il tombe d'un marronnier jaune
des feuilles sur mon panama.

Mon Dieu, madame, il faut nous consoler
sans faire des gestes tragiques,
sans déclamer et sans râler
si le sort nous donne des giffles.

C'est un destin encore assez
banal qui nous désole et nous sépare,
qui m'offre ses bouquets glacés
et qui vous fait amère et pâle.

Laissez le sabre à la cloison
et l'aconit à l'officine,
car, voyez-vous, *le fer* et *le poison*
c'est bien usé depuis Racine.

Hélas ! pourquoi railler ainsi
nos seules choses éternelles ?
Et chavirant au noir souci
je pleure en écrivant ces chansonnettes...

à Léon Vérane

Tu me railles, mais j'aime un livre singulier
comme moi-même et qu'un auteur sache lier
l'univers à son rythme et que sa droite unisse
et courbe au même joug l'autruche et la génisse.
Et déjà n'ai-je pas en des mètres égaux
chanté ce calme fiacre attelé d'escargots
qui me traînait naguère aux pentes des collines
dans l'herbe et la fraîcheur des roses cristallines ?
La lumière soufflait dans de suaves cors
et mes huit escargots toutes cornes dehors
dans cette aube que l'air gonflait comme une voile
glissaient avec lenteur vers la dernière étoile.

Cette grande chambre et ce lit défait...
Un rouge-gorge sur la branche se balance.
Cela vaut mieux pour lui que d'aller au café.
Cette grande chambre et ce lit défait...
T'en souviens-tu, de ce dimanche ?

Une branche de neige entrait par la fenêtre,
Fleurs de pommier dans la tièdeur
Et sur la pompe et sur le cèdre
Les moineaux se battaient et roulaient dans les fleurs.

Le soleil séchait les flaques de pluie...
(Ah ! que je m'ennuie !)
Il n'y avait ni vasques ni jet d'eau.
Un pigeon s'endormait sur les ardoises
et quand le chat passait sous les framboises
les feuilles lui versaient des gouttes sur le dos.

Puis la lune apparut en nacre transparente.
(C'est une chose assez courante...)

Ce mouchoir sent l'éther comme ta chevelure
et ton visage est doux comme la pure lune
qui verse sa blancheur dans la chambre ou parmi
les fleurs je sais bercer mon amour endormi.
La forêt rousse était comme une peau de nèfle
et le soleil du soir caressait ta jeunesse
et tu tourbillonnais dans un voile d'azur
si léger qu'on eût dit de la lumière sur
des roses. Ton parfum de ce mouchoir s'exhale.
Mais hier je tendais les mains vers ton visage,
quand soudain me lançant une rose dans l'œil
tu t'enfuis à cheval sur un grand écureuil.

Le soleil a doré tes lèvres. Un bourdon
S'éveille et bat les murs. Prends ton sourire et ton
Ombrelle ; tu courras sur l'herbe fraîche. L'aube
Est moins claire que ton visage et sur ta robe
Le matin lancera des flèches de clarté.
Tout chante et nous marchons vers ce bois écarté
Où nous vîmes des musaraignes. Une huppe
A crié. Cet ajonc va déchirer ta jupe.
Je t'aime. Je voudrais que tu dises : «Je suis
Heureuse». Ne ris pas. Les grillons grincent. Suis
Le sentier, ne mets pas tes pieds dans la rosée.
Une mésange sur les ronces s'est posée.
Elle s'envole. Tu partis naguère. Mais
Ta main cueille le thym et les houx embaumés.

T'en souviens-tu (comme on écrit dans les romances)
t'en souviens-tu, de ce dimanche des dimanches
où nous avons erré sous les mornes platanes
après l'azur et la poussière et la chaleur ?

Souvenirs, souvenirs, venez qu'on vous rétame,
c'est moi qui suis le rétameur !

Ah ! malgré qn'on veuille sourire,
moi, j'ai des larmes plein le cœur
et je m'en vais à la dérive...

Cette musique au loin et ces bouffées de cuivre,
polka pour deux pistons et grands airs d'opéra,
La Favorite, *L'Africaine*, etc...

La même lune va reluire
et refléter son cristal nacarat
dans l'eau chaude du fleuve.

Un vent tiède se prit à remuer les feuilles...
Tu cachais en riant tes yeux dans ta fourrure...
Les tramways en passant t'éclairaient la figure...

Un grand magnolia balançait ses fleurs blanches ;
près d'un café pleurait une aigre clarinette
et la lune pendait aux branches,
douce lanterne japonaise.

à Charles-Henry Hirsch

Jardin mouillé, chantons encore ce poème.
L'averse a secoué la vigne et le troëne,
et le soleil, dorant le désastre des roses,
allume aux noisetiers de vives émeraudes.
L'air tiède et langoureux qui souffle dans son fifre
chasse vers le côteau les nuages en cuivre.
La pelouse scintille à travers ma fenêtre.
En robe blanche et bleue, elle rit sous le cèdre
et trempe ses pieds nus dans l'eau de la fontaine ;
puis elle ouvre, doux cœur, ses ciseaux à dentelle
et sur le sable vert, près des tulipes jaunes,
guette les escargots et leur coupe les cornes.

Chambre d'hôtel où flotte une odeur de benzine,
les échos d'un concert sur la place voisine
et le parfum amer de tes épaules nues.
Tu rêves dans mes bras de berges inconnues
où le vent tiède émeut des feuillages de givre,
d'une prairie épaisse où ta chair serait ivre
et d'eau sous un soleil pâle comme une perle.
Tu dors ; le double flot de ta gorge déferle
doucement ; d'un ruban je caresse ta joue
et j'écoute là-bas la musique qui joue
sous les ormes grillés, ô ma belle dormeuse,
Guillaume Tell, le Beau Danube, et *Sambre-et-Meuse*.

Triste, à côté du chien et du chat, j'ai chauffé
mes bottes dans l'auberge en buvant le café
trouble que m'apportait une vieille servante ;
et j'ai pleuré de n'avoir plus l'âme fervente
qui élève un flambeau triomphal dans son poing,
ni cette passion qui ne balance point,
foule d'un pas égal la ronce et les prairies
et des chemins boueux fait des sentes fleuries.
Ah ! pauvre cœur sans gouvernail, où t'en vas-tu ?
Tout n'est qu'ombre et mystère et tu prends, éperdu,
les astres à témoin de ta peine exiguë...
Petit Socrate, bois ta petite ciguë.

La chaleur tout le jour a rougi le vignoble
et j'étais seul avec ces tulipes d'octobre
dans la chambre où jadis chantèrent mille oiseaux.
Je lève maintenant le store de roseaux ;
le double volet vert sur la muraille claque.
Le soleil a plongé dans le soir d'écarlate
comme une abeille en or dans un coquelicot ;
et la lune déjà, comme un jaune escargot,
a quitté la colline et glisse au ciel d'automne.
Ce n'est plus vous, vous qui m'aimiez au premier tome,
hélas ! ce n'est plus vous, cette nuit, qui viendrez
appuyer sur mes yeux votre visage frais...
Croyez que le mot *frais* n'est pas là pour les rimes ;
j'abandonne ces pirouettes puériles
(qu'hier encor j'exécutais ivre d'azur
facile) pour pleurer avec tristesse sur
les pauvres hommes que nous sommes,si nous sommes,
car il est dans mon cœur,car il est dans ces saules
un oiseau de cristal que j'écoute gémir
sous l'ombre bleue, un rossignol, un souvenir...

Nous nous taisons. Le vent balance
les deux saules sur l'abreuvoir ;
et je sais malgré ton silence
que ce soir est le dernier soir.

Adieu. Des feuilles tombent. Lune
coutumière. Décor banal.
Tourterelles. Crépuscule. Une
étoile, comme un point final.

Tu as la force de sourire
et dans mon cœur je reconnais
l'odeur des buis que l'on respire
dans les jardins abandonnés.

à Jean Pellerin

Reste dans ta coquille et dédaigne, escargot,
cet humide parfum de rose et d'abricot ;
ta solitude sera douce si tu l'ornes
de beaux rêves ; il pleut : tu mouillerais tes cornes.
L'averse drue et chaude écrase le gazon,
et les tonnerres illuminent la maison
et la muraille où tu te colles sous les toiles
d'araignée ; et le vent a soufflé les étoiles
et la lune a roulé dans l'herbe comme un fruit.
Rentre tes cornes ; loin des éclairs et du bruit,
médite sur toi-même et dore tes pensées.
L'orage fauche l'herbe et les feuilles froissées,
il siffle et fait voler les ardoises du toit.
Laisse le monde s'écrouler autour de toi.

Jean Pellerin, j'ai revêtu la houppelande
grise. C'est l'hôpital. Qu'un rosier enguirlande
vos tuiles et fleurisse à la neuve saison
afin que vous viviez parmi les rose ! On
le cherche et le bonheur est sous les branches ; elles
frémissent quand un geai les touche de ses ailes...
Mais où sont les oiseaux et les feuilles ? Je n'ai
que des flacons et un œillet jaune et fané
dans un verre ; et le soir, lorsque les notes grêles
s'envolent des clochers comme des tourterelles,
je regarde, perdu dans ce lit d'hôpital,
glisser sur les carreaux la lune de cristal.

Ce soir de septembre où je suis
solitaire sous le feuillage
calme, j'évoque ton visage
en fumant ma pipe de buis.

Car il n'est plus rien qui émeuve
mon cœur lassé de ses décors
que la mémoire de ton corps
rose dans l'eau verte du fleuve

et tes gestes que je revois
lorsque, dansant sous la feuillée,
tu jonglais, rieuse et mouillée,
avec une rose et deux noix.

La lune monte, et sur ce bord je
pense à tes bras que j'ai baisés,
et qu'aux soirs bleus tu écrasais
des mûres noires sur ta gorge.

Ainsi je regarde fleurir
de vieilles roses étouffées
et je tire d'âcres bouffées
de ma pipe et du souvenir.

Que le sort maintenant me donne
la paix d'un feuillage indulgent.
Quoi ! vais-je pleurer en songeant
que tu t'es flétrie à l'automne ?

La lune pend, rouge abricot,
aux branches jaunes de la berge
et j'enroule un fil de la Vierge
sur les cornes d'un escargot.

Regarde. La glycine a jauni sur la porte,
et voici que l'automne aux tempes couronnées
de lierre caduc et de roses fanées
s'avance et d'un pied lourd foule les feuilles mortes.
Il marche et son manteau de pourpre au crépuscule
se dénoue et se mêle aux nuances champêtres.

Mon cœur, voici l'octobre ; et les joueurs de flûte
commencent à siffler sous la voûte des hêtres.
Veux-tu ? nous quitterons pour la ville prochaine
les parterres flétris et l'ombrage des chênes,
et la maison rustique au milieu du feuillage
qui sut nous accueillir au retour du voyage,
et la source. Mon cœur, partons ; voici l'automne
et la dernière abeille aux troënes bourdonne.

Ah ! jeter les filets crevés, les hameçons,
les livres ! Devenir un de ces bons garçons
sans tristesse, railleurs des barbons à catarrhe
qui, le soir, lancent des chansons sur leur guitare
et dont l'âme aux exploits amoureux se complaît.
Ils sonnent haut, ces creux, leur bonheur est complet
s'ils voient rimer *austère* et *stère*, *Estelle* et *stèle*,
Mais sentir que la vie est l'épaisse dentelle
sous laquelle palpite un visage inconnu...
Un liseron s'enroule autour de ton bras nu.

Rouges coquelicots que le soir amoncelle,
Nuages, vais-je encor donner ma voix à celle
qui sur mon désespoir pose ses escarpins
et dédaigne mes vers et les ciels que je peins ?
Des cygnes au lavoir glissent comme des strophes ;
le paysage dort sous de jaunes étoffes
et le ruisseau d'eau froide où je trempe la main
reflète les ormeaux qui bordent le chemin,
les osiers gris et verts et les feuillages roses.
Je veux la voir pleurer devant ces simples choses,
palpiter, et goûter la secrète beauté
de ce pré qui bleuit, de ce saule argenté
qui tremble, de ce soir sur la molle vallée
où monte au ciel désert une lune exilée.

Ponr distraire mon ami
le poète Léon Verane

Les fraises dans le plat de blanche porcelaine
Gardent la fraîche odeur de l'aube sur la plaine,
Des branches, de la mousse et des sources glacées.
Sur la nappe, j'ai mis ton bouquet de pensées
Et tandis que, les yeux pensifs, tu te recueilles,
Ce soir grave, je vois glisser entre les feuilles
La lune comme dans les vieilles élégies.
Un souffle tiède et pur caresse les bougies
Et berce la glycine et les roses blafardes
Et la tonnelle. Prends des fraises. Tu regardes
Au champagne doré le sucre se dissoudre ;

Le temps sur nos cheveux verse du sucre en poudre
Et j'aurai quelque jour de larges mèches blanches.
Mais qu'importe ! ce soir vers moi si tu te penches,
Sans crainte de l'automne et des feuilles rougies,
Et si pour mes baisers tu souffles les bougies.

Pour goûter au charme unique
Qui jaillit de ton baiser,
Diogène le Cynique
Courrait se faire raser.

S'ils savaient ton regard, ivres
Les sages silencieux
Verraient s'ouvrir dans leurs livres
Des pivoines et des yeux.

Et, mordus de quelles fièvres !
Secouant toge ou veston
Et sautant comme des lièvres,
Ils crieraient : où la voit-on ?

Dans leurs veines, escarboucles
Liquides et plomb fondu ;
Tu les verrais pour tes boucles
Poussant un cri éperdu,

Tous, contemporains d'Ulysse
Et disciple de Bergson,
Se rouler nus, ô délice !
Sur des peaux de hérisson.

Ah ! vivons ! la page écrite
Ne vaut pas les lèvres qu'on
Mord ! Vers l'amour ! Démocrite,
Spinoza, Hegel, Bacon,

Monsieur Durkhein, Xénophane,
Vers l'amour ! vous chanteriez,
Sans archet ni colophane,
Violons extasiés !

Car, plus belle que les strophes,
Tu ouvrirais tes volets
Pour jeter aux philosophes
Tes sourires envolés.

Le Passé maugréait et frappait à la porte.
Je me taisais. Il m'appela d'une voix forte ;
Mais je continuai de songer à tes yeux ;
et j'entendais crier le vieillard furieux,
grelottant dans la nuit sous sa mante à ramages.

Il est entré portant un vieux livre d'images.

Laure, dans la maison à l'ombre des sureaux,
songeuse, tu brodais derrière les carreaux,
et si j'apercevais un livre à ta fenêtre,
je sonnais à la grille et tu voyais paraître,
au jardin envahi d'herbe et de serpolet,
celui qui dans les soirs longuement te parlait
et déroulait son rêve ainsi qu'un paysage...
Laure, où sont tes cheveux, tes mains et ton visage ?...
Vous qui pleuriez mélancolique au soir tombant ;
toi qui sur ton épaule attachais un ruban
mauve ; toi qui jouais *Manon* et l'ouverture
de *Tanuhauser* ; toi qui riais dans ta voiture...
O passé plein de fleurs et de chardonnerets !
Rires ! passé léger ! joyeux passé ! regrets !
Mésanges ! accourez, mes lointaines penséees !
O souvenirs, rameaux flétris, branches cassées...

Ah ! j'aurais dû, ce soir, te dire tout cela,
feuilleter avec toi le livre que voilà,
et te montrer au loin ces figures d'argile,
et nous aurions frémi de sentir si fragile
cet amour qui s'éveille et frissonne au soleil
d'octobre, notre amour incassable et pareil,
hélas ! à ces jouets de treize sous ! — Qu'importe !
Entends-tu l'espérance ? Elle frappe à la porte.
Elle parle ; sa voix illumine ton cœur,
et son regard nous éblouit de sa candeur.
Sous le manteau de pourpre et la cuirasse triple,

cheveux au vent, partons pour le vaste périple.
Les merles se sont tus devant l'astre éclatant ;
et le navire aux voiles blanches nous attend
au port, prêt à cingler vers les îles lointaines
où le bonheur fleurit aux rives des fontaines.
Un invincible main nous pousse. Nous rirons
des rafales soufflant dans leurs rauques clairons.
A nous la mer immense, éblouissante et claire !
Il faut partir ! Partons ! Et vogue la galère !

J'exprimais autrefois d'une façon morose
mon désespoir et ma tristesse à l'eau de rose.
Mon poème était plein de larmes, de douleurs,
de cris, et je riais en décrivant mes pleurs.
Plus artificiel qu'un pâtre de pendule,
je ciselais, avec un sourire incrédule,
des agrafes et des boutons de corozo.

Mais l'Amour a paru soufflant dans un roseau...

Droite, dans la candeur des voiles, à l'orée
du bonheur, les yeux clairs, radieuse et laurée
d'un feuillage éternel et qui bruit au vent
des plaines, tu souris aux roses du levant :
et le matin qui chante aux branches de la berge
inonde de clarté ton visage de vierge.

D'allégresse vibrant de la nuque au talon,
sur le char attelé d'un quadruple étalon,
et dans mon cœur brisant la dernière relique,
je suis parti vers ta beauté mélancolique.
Mes chevaux bondissaient dans la lumière ! Vois,
ô miracle ! j'oublie, au rythme de ta voix,
la meute des lions qui grognait sur ma trace
et la nuit. Et j'enlève en riant ma cuirasse
puisque le soleil flambe et puisque tu jaillis
comme une source fraîche à l'ombre des taillis.

Mon espérance était tombée
sur le dos comme un scarabée...

Mais tu parus sur le chemin,
rieuse, une ombrelle à la main.

Tu retournas l'insecte frêle
avec la pointe de l'ombrelle.

Et soudain l'insecte, au delà
des soleils calmes, s'envola !

Mon espérance était tombée
sur le dos comme un scarabée...

Le vent perce la porte et souffle sur le feu ;
et je tremble qu'un jour nous puissions dire : « Feu
notre amour... » Tu souris, heureuse et rassurée ;
notre tendresse est forte et brave la durée.
Et cependant... Non, non, le charme est trop puissant
qui lie à ta beauté mon cœur adolescent
pour que jamais le rompe ou le temps ou l'orage.
Vivons paisiblement sous ce tranquille ombrage
sans redouter qu'un jour le ciel soit obscurci,
car l'amour éternel...
Et c'est toujours ainsi.

Tu parus. Mais les doigts posés sur le loquet,
tu t'arrêtas avec un air interloqué.
Puis devant les papiers qui encombraient la table,
tu dis : «Cette maison devient inhabitable ! »
Et ton sautoir frémit dans ses cent trois maillons.
Voici bientôt deux mois que nous nous chamaillons,
voici deux mois bientôt que je t'ai rencontrée
et que je sais ton goût natif pour l'eau sucrée,
les pommes vertes, les promenades, les sous-
bois en octobre et les romans à quatre sous.
Tu grondes, mais je sens, dans nos pires querelles,
quand bondissent les mots comme des sauterelles,
que tu n'est pas fâchée et qu'au fond tu souris
en ton cœur plus léger qu'une dent de souris.

Le temps est achevé des cris et des tempêtes ;
aimons-nous aujourd'hui sans tambours ni trompettes ;
et les étalons blancs qui piaffent dans la cour,
nous les mettrons à l'écurie. O mon amour,
suis-moi ; nous mènerons le troupeau noir des chèvres.
Les mots ambitieux déserteront nos lèvres ;
nous raillerons la gloire et nous nous étendrons,
le soir, pour bavarder, sous les rhododendrons.

Celui qui partira loin de la ville, qu'il le
veuille ou non, pleurera ton visage tranquille,
ta grâce et la beauté de tes cheveux flottants.
Et les roses et les guirlandes du printemps
qui fleurirent ton front de leur délicatesse
se faneront devant ses yeux et sa tristesse.
Mais au bord la nuit calme, sur le chemin,
il songera qu'un soir tu lui donnas ta main,
qu'il a baisé tes doigts dans l'ombre coutumière
d'un automne, et son cœur sera plein de lumière.

Quand tu m'auras quitté (ne lève pas les bras),
quand tu m'auras quitté, car tu me quitteras,
je n'irai plus chercher d'œillets chez la fleuriste.
Je demeurerai seul avec mon rêve triste,
et je dirai : «Voilà la chambre où tu te plus,
et voici le miroir qui ne te verra plus,
la table d'acajou, le canapé, le pouf, le
tabouret où le soir tu posais ta pantoufle.
O golfe calme, où le bonheur était ancré !...»
Et quelquefois amèrement je sourirai,
en feuilletant mon vieux Racine aux coins de cuivre,
des pantins que tu fis dans les marges du livre...

Vieille arquebuse entre les vîeilles arquebuses,
pour me tenter encor c'est en vain que tu t'uses,
amour ! Mes chiens sont morts et mon rêve lointain.
Et n'étant plus de ceux qui partent au matin
et foulent en chantant la luzerne qui plie,
je suspendrai ta rouille à quelque panoplie.
Que ceux-là seulement te viennent décrocher,
de qui l'espoir est plus solide qu'un rocher.
Qu'ils partent ! Les chemins sont blancs de tubéreuses.
L'oiseau jette à l'azur ses notes langoureuses.
Qu'ils partent ! Mais l'oiseau qui nargue le péril
avalera leurs plombs comme des grains de mil !

Débouchons l'encrier et, du titre à la table,
j'écrirai, pour lui plaire un livre lamentable
où, le cœur écrasé sous plusieurs univers,
je veux agoniser durant deux mille vers.
O prodige ! Ma plume au fond des écritoires
harponnera les adjectifs lacrymatoires,
tels les têtards et les anguilles des fossés.
Et de petits mouchoirs seront dûment fixés
dans les marges de ces poèmes pathétiques.
Uu volume in-18 dans les bonnes boutiques.

Ce sera la maison blanche avec un arbuste
en fleurs sur le perron, et quand d'un geste brusque
tu ouvriras les volets jaunes, le jardin
mêlera, pour fêter ton rire et le matin,
l'odeur des seringats au parfum des framboises,
et les paons fastueux crieront sur les ardoises.

Dans l'odeur des œillets, du fenouil et du buis,
sur le vallon qui dort à la fraîcheur du puits,
ce sera, sous le toit rouge que l'aube mouille,
la maison blanche comme un ventre de grenouille.

Quoi ! pourrais-je envier
Pisistrate vêtu des royales étoffes,
ou le berger Ronsard, couronné de laurier,
conduisant le troupeau sublime de ses strophes !

Quoi ! pourrais-je songer
à la gloire d'Achille ou de Platon le sage,
lorsque je puis sous la tonnelle du verger
sourire à la beauté de ton jeune visage !

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Girouette, tu peux crier sur les ardoises,
grincer comme une dent sur d'acides framboises !
Hiver, tu peux lancer aux vitres tes grêlons
qui bourdonnent comme une averse de frelons,
qu'importe ! Hiver, brandis tes trompettes de cuivre
et déchaîne tes chiens sur la route de givre
et les chevaux des ouragans ! Je m'en bats l'œil !
Je m'en bats l'œil ! Je lis des vers dans mon fauteuil !
Beauté des jours ! Beauté des livres et des lèvres !
A mon coupé, j'attellerai cent douze lièvres,
sous l'azur plus vibrant qu'une aile de perdrix,
et j'irai vers les bois que mon rêve a fleuris !

Regarde le jardin abandonné, le banc,
et la tonnelle où tu pleuras au soir tombant,
la grange, le balcon rouge, le massif plein de
grives, le gravier bleu sous les marronniers d'Inde.
Quand tu partis et que ton rire s'envola,
j'eus le cœur gros comme un volume de Zola.
Mais te voilà ! — L'air est léger comme un sourire ;
ma tristesse fond devant toi comme une cire
sur la lampe. Rentrons. La porte grince et les
volets. Veux-tu, soyons deux oiseaux envolés !
nos regrets sont partis au grand trot des carrioles
cahotantes et nous ferons des cabrioles
dans l'azur. Le fauteuil est là, dans l'ombre. J'ai
déboutonné tes gants et, bruyant comme un geai
des bois, je ne dirai que des mots d'allégresse.
Vous pleurez ? Tu souris ? Est-ce de bonheur ? Est-ce ? . . .

Dans le calme, la barque se balance
comme un vers que je dis.
Dors, mon amour, aux vagues de silence
des golfes attiédis.

Pour toi, j'ai déserté l'ombre des grèves,
le lac et les roseaux ;
tes larges yeux ont reflété mes rêves,
la mer et les oiseaux ;

J'ai mis ma vie au chaton de ta bague
dans l'ivresse d'un soir.
Dors, mon amour, il n'est pas une vague
aux nappes de l'espoir.

N'écoute pas siffler sur toutes choses
les merles que j'entends ;
et que pour toi les heures soient des roses
sur la tige du temps.

Fumerai-je au soir de ma vie
une pipe en bois de laurier ?
Nous voilà vieux, ma pauvre amie,
j'ai eu vingt ans en février.

Nous avons lu beaucoup de livres
et crayonné bien des feuillets,
et, jadis blonds comme des cuivres,
nos rêves sont de blancs œillets.

Et tout cela n'est pas peu triste ;
Mais dans l'ombre où nous défaillons
enfin l'ironie oculiste
ouvre boutique de lorgnons.

Des lièvres dansent aux pelouses,
et dans la chambre mon espoir.
Maintenant j'attends que tu couses
une rose à ton jupon noir,

et que le rire ensevelisse
sous des guirlandes de clarté,
notre rêve, ce vieil Ulysse
que les sirènes ont tenté.

Dénouons les rubans tristes que tu voulus
fixer à nos cheveux et ne soupire plus,
d'une voix de douleur et de larmes trempée.
La bouche soit cousue et la langue coupée
aux pleureurs ! Nous devons rire. Tu l'oubliais.
Et pour l'amour, par qui tes songes sont liés
comme les blanches tubéreuses que tu aimes,
sur tes ongles étroits j'écrirai des poèmes
suaves comme la courbe de ta jambe ou
la clarté de ta gorge et creux comme un bambou.
Un tambour plein chanterait-il ? Et la tendresse
chante, divinement vide, sous ta caresse.
Ne me regarde pas avec ces yeux. C'est vrai,
Pardon. Tu n'aimes pas qu'on raille. Je serai
triste, si tu le veux, et grave, et pas plus tard que
demain je te lirai les œuvres de Plutarque.

L'espérance apparut et tu lui ressemblais,
hier. Elle avait des yeux verts comme les blés
d'avril, des doigts légers comme l'ombre d'une âme,
l'aile d'un roitelet ou le cœur d'une femme.
Et de la voir si fraîche et limpide, les mains
pleine de dahlias cueillis sur les chemins
de l'aube, nous sentions au charme de son souffle
nos cœurs pareils aux deux flacons d'une guédoufle.

Délaissons, s'il te plaît, Baruch de Spinoza,
ses termes épineux *(et verba spinosa)*
et partons vers les pins où l'air tiède murmure.
(Qu'il serait laid d'écrire ici le mot *ramure*
pour la rime !) Je viens. Ne gronde pas. Je viens.
Et j'abandonne aussi les vers virgiliens,
les calmes vers de qui ta tendresse est jalouse,
que traduisit Clément Marot (quinze cent douze).

Vois ! le ciel est clouté d'étoiles cristallines,
et la lune a bleui les pentes des collines,
et tu es dans mes bras blanche de volupté
et vibrante et pareille à l'éternel été
qui verse sur nos fronts l'ombre des roses noires.
Tu bois superbement l'ivresse des victoires
et tu souris d'orgueil, car j'ai baissé vers tes
yeux tristes mon regard fait par d'autres clartés,
et tu as triomphé sous les lampes complices !
Enfin, tu as vaincu le rebelle ! Et tu glisses
sur ma nuque ta main fraîche comme le soir...

Si je me penche sur tes yeux, c'est pour m'y voir !

Les souvenirs ce soir vibrent comme des mouches
d'été. Rappelle-toi la fille aux jupons rouges
qui portait une rose à son corsage ouvert
et qui gardait des cochons noirs dans un pré vert.
Elle chantait à pleine voix une romance
triste ; nous écoutions monter la plainte immense
et nous songions, le cœur morose comme un soir,
aux cochons du regret qui broutaient notre espoir.

Vous que je vois dans la clarté des lampadaires
de mon rève, héros des amours légendaires,
jeunes hommes dont un cheveu lia les poings ;
ô vous qui roucouliez ivres en des pourpoints,
redingotes, bardocuculles et chlamydes,
et frôliez vos velours aux feuillages humides
des clairières, vous tous que l'amour distingua,
elle m'aime, et je porte un veston d'alpaga !

A quoi bon te chercher, gloire, pauvre étiquette !
Et quel rêve ai-je mis aux vers de ma plaquette ?
Le douloureux poème où s'exalte mon front,
au bouquiniste ceux que j'aime le vendront.
Devant la meute des grattoirs, vol de bécassses,
demain s'effaceront les mots des dédicaces ;
et si, dans le pays aimable où nous tombons,
mon livre encor ne sert de cornet à bonbons.
du moins pourra-t-on voir l'amour que nous sentîmes,
en étalage, au prix de quarante centimes.

O vous qui par le bout du nez me conduisîtes,
je vous rencontrerai parfois dans les visites.
Nous nous ferons un grand salut ; puis vous direz :
«Le temps est beau» Je répondrai : «Les soirs sont frais»
Que ces phrases, Seigneur, seront intéressantes !
Mais le passé battra des ailes dans les sentes
où nos rêves fuiront sous le soir odorant...
Et tous deux nous prendrons un air indifférent.

Entre la vie et moi tirant un voile épais,
j'enfermerai mon cœur et conquerrai la paix.
Je sèmerai dans mon oreille une tulipe;
et quand j'aurai fumé mes cheveux dans ma pipe,
pour marquer la retraite où je m'ensevelis,
sur mon crâne rasé je ferai peindre un lys.

Toi qui passes foulant la neige de la rue,
vois sur ma porte deux lions et une grue
qu'un vieillard catalan dans la pierre a sculptés.
Médite, et que ton rève aux lignes de clartés
neuves,pour picorer la grappe des étoiles,
ouvrant ses ailes d'or comme de grandes voiles,
plane, le col tendu, dans un ciel enchanté,
et raille les lions de la réalité.

Quand on a plus ni sou, ni bûche, ni fagot,
quand on a le cœur froid comme un vieil escargot,
hélas ! et pas un brin de tabac pour trois pipes,
on évoque un jardin torride où des tulipes
fastueuses dans la fournaise des juillets
s'épanouissent ; et les yeux émerveillés,
l'on rève. Mais alors doucement tu murmures,
ma lampe, et songeant au verger des figues mûres,
aux corbeilles de fruits lourds sur le guéridon,
le cœur s'en va comme un navire à l'abandon.

Si tu as bu le vin suprême des idées,
pour toi le ciel est noir et les vierges ridées.
Et, les contrevents clos aux splendeurs des étés,
tu t'exaltes devant tes livres annotés ;
les pages dans le soir vibrent comme des ailes
et l'encrier jette des gerbes d'étincelles.
Ainsi le front courbé sous la lampe tu lis,
drapant ton rêve dans l'orgueil aux larges plis,
jusqu'à l'heure où, poussant la porte d'un doigt frêle,
Elle apparaît, riant sous sa petite ombrelle.

Elle disait : Le bonheur vient on ne sait d'où.
Bats le briquet contre la mèche d'amadou
et fume lentement et regarde les bûches
rouges. Les heures sont douces comme des cruches
et tu les bois au bord torride des chemins.
L'amour est chaud comme une pipe au creux des mains
et rien ne vaut pour ta tristesse familière
la paisible maison qu'environne un lierre.
Il neige. Mets, ce soir, tes pieds sur les chenets.
Reste. Le feu jaillit des gerbes de genêts.
Reste là, caressant une large tulipe.
Ton rêve s'éteindra, s'il neige dans ta pipe.

Par les matins d'hiver,quand je lisais tes lettres,
des roses de juillet fleurissaient aux fenêtres
de mon rêve. Bravant le givre,le verglas,
les averses,le vent du Nord sonneur de glas,
je murmurais tes mots en suivant les ruelles
tortueuses . . Soudain les rafales cruelles
s'apaisaient ; le soleil inondait les maisons :
je m'avançais sous de divines frondaisons,
et je voyais sourire au fond du paysage
la grâce et la candeur de ton jeune visage.

J'ai laissé de mon cœur tout le long du chemin
comme les brebis de leur laine,
et j'espérais toujours qu'un tiède lendemain
m'ouvrirait une herbeuse plaine.

Et toujours sous mes pas l'ortie et les galets ;
car c'est en vain que tu annonces,
après l'orage,espoir,les matins étoilés,
et la luzerne après les ronces.

Ne bêle plus et marche encore. Il faut marcher
vers un but secret et suprême,
Mais méprise la fin,la route et le berger,
et le destin comme toi-même !

Les jours sont plats comme des soles
et la rouille a couvert mon cœur ;
Mais tu parais et tu consoles
mon amertume, ô remorqueur !

Amour, nous sommes les chaloupes
vides sur le flot des hivers,
et nous rêvons de Guadeloupes
où rugissent des lions verts.

Là-bas, vibrent des promontoires
sous le cri de tigres ailés ;
et dans les champs de roses noires
s'étirent des chats violets ;

des oiseaux sont couverts de feuilles,
des plumes poussent dans les prés . . .
Emmène-nous, toi qui recueilles
l'espoir des rêves déchirés.

Amour, jette-nous tes amarres,
Ouvre tes voiles et partons !
Les soirs dorment comme des mares,
Volez, volez, vieux hannetons !

Ce soir d'octobre est lourd comme ta lourde chevelure,
et jamais plus mes yeux ne te verront ;
je n'entendrai plus ta voiture
s'arrêter au bas du perron.
Tu n'apparaîtras plus ainsi qu'une aube printanière
dans cette chambre où tu pleuras ;
et jamais plus dans la lumière
ne s'ouvrira la couche heureuse de tes bras.
La tempête à brisé la lampe familière
qu'on ne rallumera jamais ;
sur tes épaules le temps verse sa poussière,
et tes yeux sont fermés.

Aux soirs tristes, devant la table d'un café,
tandis que se trémousse un air ébouriffé
que chante avec aigreur une donzelle étique
auprès d'un violon enduit de cosmétique
dont le sourire fat dure depuis des ans,
je regarde flotter, sur les crânes luisants
des vieux habitués qui rêvent, la fumée
de ma pipe où sourit une figure aimée.

Si je dois ne jamais oublier les sentiers,
les hêtres, les ravins bordés de noisetiers,
les bruyères, les digitales diaphanes,
les touffes de chardon que broutèrent nos ânes
tandis que nous montions vers l'azur ; si je dois,
songeant avec tristesse aux bagues de tes doigts,
entendre dans la nuit brillante de rosée
un souvenir battre de l'aile à la croisée,
c'est que, magicienne aux gestes de clarté,
j'ai vu dans la tiédeur de cet arrière-été,
se mirer les genêts et la forêt pâlie
dans tes yeux de douceur et de mélancolie.

Mon désespoir vers toi grave et silencieux
s'élève comme un lis d'automne vers les cieux ;
et devant notre rêve aux lentes agonies
mon cœur est plein ce soir de larmes infinies.
Bonheur frêle, jamins, églantines, lilas,
les minutes en fleurs se flétrirent, hélas !
Et je sens, aujourd'hui que l'espoir me délaisse,
s'enrouler tendrement sur mon âme qu'il blesse
et qu'il enserre en la douleur de ses replis,
ton souvenir ainsi qu'un blanc volubilis.

Maintenant que la neige a blanchi la maison,
promène ta douleur et vois à l'horizon,
au dessus des cyprès funèbres et des tombes,
tes rêves s'effacer comme un vol de colombes.

Souffle ta lampe ! Le matin
a frissonné sur les collines ;
et, morose, le cœur lointain,
dans la pénombre tu t'inclines.

Ouvre ta porte ! L'air léger
fera frémir les étagères.
Ouvre ta porte ! Le verger
est suave d'odeurs légères

Et d'un esprit calme et plus pur,
loin des strophes que tu cisèles,
regarde vibrer sur l'azur
les colombes aux blanches ailes !

L'enthousiame, comme un peuple de frelons,
vibre dans l'heure noire.
Debout, et déchirons la nuit où nous râlons,
pour un ciel de victoire.

Nos marteaux font le bruit crépitant des grêlons ;
et pour le char d'ivoire
Je dompterai les mots comme des étalons
qui traîneront ta gloire.

Se roidissent leur flanc sur le timon d'airain,
et d'un vol souverain
que dans mon bras, ton corps qui tremble et s'abandonne,

au tumulte du vent,
sur la rouge splendeur de ce couchant d'automne,
s'élève triomphant !

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

« Rossignol, c'est assez chanté. »

THÉOPHILE.

« Claudite jam rivos, pueri ; sat prata biberunt. »

VIRGILE.

« Encore une
Fleur : ainsi va et passe
La vie ! »

ONITSOURA.

Achevé d'Imprimer le 15 Août 1913
par LA
NOUVELLE ÉDITION NOUVELLE
24, Rue de l'Etrieu, 24
MARSEILLE

714 X7

799

ICE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003498101b

CE PQ 2607
.E56F4 1913
C01 DEREME, TRIS FLUTE FLEURI
ACC# 1233062

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 05 15 04 3